

avec vigueur. Les Autrichiens forcent les paysans à travailler aux tranchées. Ils sont absolument maîtres de la campagne. Le petit corps d'armée, qui, le 8 mars, leur a disputé le passage de la Veille, poursuivi par vingt-et-un bataillons d'infanterie et par une artillerie nombreuse, s'est réfugié dans la ville. Les Autrichiens ne se sont arrêtés que sous le canon de la place. Ils avaient maintenant que cette affaire leur a coûté 108 hommes.

Nous avons parlé des dispositions hostiles des Danois contre les Autrichiens. Le *Nouveliste de Hambourg* annonce l'exécution de quatre habitants de Veile, coupables d'actes d'agression commis contre des soldats allemands. Deux de ces malheureux ont dû être fusillés jeudi et les deux autres le lendemain. (Patrie.)

Prusse.

On nous écrit de Berlin, 12 mars :

Il se confirme que dans leur dépêche identique du 7 mars, aux signataires du traité de Londres, M. de Bismarck et le comte de Rechberg se sont bornés à déclarer que l'extension qui serait donnée à la guerre contre le Danemark ne changera rien aux explications contenues dans la dépêche du 31 janvier, en ce qui concerne le côté politique de la question. Il est donc certain qu'il n'est pas question, dans cette dépêche, des conditions auxquelles l'Autriche et la Prusse accepteraient une conférence avec armistice; aussi une telle déclaration aurait-elle été inutile puisque le Danemark n'a pas encore répondu officiellement à la proposition de lord Russell.

La Diète de Francfort tiendra séance aujourd'hui, mais il n'est pas probable que le vote sur les diverses propositions ait lieu dans cette séance. La mort du roi de Bavière et la maladie du roi de Wurtemberg exigeront un temps d'arrêt.

On écrit de Stuttgart que les médecins désespèrent de sauver la vie du roi. On ne croit pas qu'il passera la fin de la semaine prochaine. Pendant que l'on ne sait rien de positif sur l'esprit et les opinions politiques du jeune roi de Bavière, les sympathies russes du successeur préventif du roi de Wurtemberg sont connues de tout le monde.

Les cabinets de Berlin et de Vienne approuvent la proposition du Hanovre qui veut que la Diète déclare la guerre au Danemark, si celui-ci ne met pas fin aux hostilités contre la marine allemande dans un délai de quinze jours; mais ils insistent pour que la Diète accepte préalablement la proposition relative à la subordination du corps d'exécution dans le Holstein, en commandement du maréchal Wrangel. La Prusse et l'Autriche veulent empêcher que la Diète déclare la guerre au Danemark, en dehors de leur action dans le Sleswig.

Il paraît, du reste, que l'Autriche a l'intention de se retirer du Sleswig sous la condition qu'un corps de 60.000 hommes formé des troupes des 7^e, 8^e et 9^e corps d'armée fédérale (Bavière, Wurtemberg, Bade, Hesse-Darmstadt, Saxe, Hesse-Electorale, Nassau) serait placé sous le commandement du maréchal Wrangel. Si ce projet existe réellement, ce sera un commentaire des plus curieux de la convention austro-prussienne du 5 mars. (Corresp. Havas.)

On écrit d'Odessa, 22 février, au *Moniteur* :

Le capitaine Bezar-Falgas vient d'arriver ici, après avoir heureusement accompli en Crimée une partie de la pieuse mission dont il avait été chargé par le gouvernement français.

C'est le 2 de ce mois que le capitaine Bezar-Falgas, après avoir reçu l'autorisation venue de Saint-Petersbourg sur la demande qui en avait été faite par le télégraphe, s'est rendu, accompagné du maître de police de Sébastopol, d'un médecin et de quelques autres personnes, au cimetière où avait été inhumé le général Bizot.

L'exhumation ayant été faite avec grand soin, le corps a été amené à Sébastopol, où l'attendait toute la garnison sous les armes. Le cortège s'est aussitôt mis en marche: le cercueil était porté par des sous-officiers choisis parmi ceux qui s'étaient signalés dans la guerre de Crimée, et précédé par la musique de la marine exécutant des morceaux funèbres.

Le gouverneur et les principaux fonctionnaires militaires ont suivi le convoi jusqu'à l'embarcation où stationnait le navire destiné à recevoir la dépouille mortelle du général Bizot.

Cette triste solennité s'est donc très convenablement accomplie, grâce à l'empressement des autorités russes qui ont tenu à faire rendre au général français tous les honneurs possibles.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Kolding, 13 mars.

L'infanterie danoise a été embarquée à Aarhus pour Frédéricia et pour l'île d'Alsens. La cavalerie a été envoyée à Viborg.

Le feld-maréchal de Gablentz est retourné à Veile.

Copenhague, 12 mars.

Les Prussiens ont arrêté le bailli Soch-flieth d'Habersleben.

L'emploi du papier timbré danois, avec les initiales du roi, a été interdit dans le Sleswig.

Les commissaires austro-prussiens ont également interdit les prières pour le roi dans les églises du Sleswig.

Copenhague, 12 mars.

L'ennemi a poursuivi le corps d'Heger-mass avec vingt-et-un bataillons d'infanterie et de l'artillerie jusque sous les fortifications de Frédéricia. L'ennemi est en force devant cette place.

Copenhague, 13 mars.

Le *Dagbladet* dit que l'ennemi a enlevé hier 600 paysans jutlandais, jeunes et vieux, pour les employer aux travaux d'attaque de Frédéricia.

Copenhague, 13 mars.

(Officiel). L'ennemi est entré hier, à 8 heures du matin, à Aarhus.

Un engagement important a eu lieu, aujourd'hui, dans le Sundewitt.

Hambourg, 13 mars.

On annonce de Veile au *Nouveliste de Hambourg* l'exécution, le jeudi et le vendredi, de quatre habitants de cette ville, coupables de tentatives d'assassinat contre les militaires appartenant à l'armée alliée.

On dit que la perte totale des Autrichiens, dans le combat du 8 mars, est de 108 hommes.

Hambourg, 13 mars, soir.

L'attaque de Düppel doit commencer mercredi. Les Prussiens ont l'intention de tenter l'assaut le 22 mars, jour anniversaire de la naissance du roi de Prusse.

Dresde, 13 mars.

Une grande assemblée populaire a eu lieu, ici, pour les affaires du Sleswig-Holstein. Voici le sens des résolutions prises :

Une satisfaction complète doit être donnée au droit des Duches. Le peuple allemand doit soutenir les gouvernements qui réclament le droit tout entier. Une solution qui ne séparerait pas complètement les Duches du Danemark serait une trahison vis-à-vis de l'Allemagne et de l'honneur allemand. Ce n'est qu'en suivant la ligne de conduite tracée par ces vœux du peuple allemand que la confiance peut être rétablie en Allemagne.

New-York, 3 mars, soir.

Des avis du 23 portent qu'à cette date Scherman se retirait de Meridiat vers Wicksburg.

Le consul américain à St-Jean a reçu des instructions tendant à obtenir l'extradition des pirates qui se trouvaient sur le *Chesapeake*.

New-York, 3 mars, soir.

On ignore encore l'issue de la tentative faite par les fédéraux pour pénétrer jusqu'à Richmond en tournant l'armée de Lee.

Les fédéraux ont fait une démonstration contre les confédérés à Charlotteville. Ils ont trouvé les confédérés en force et sont revenus sur leurs pas.

Le bruit court que le corps de Longstreet est arrivé à Richmond.

Vienne, 13 mars.

On mande de Scanderborg le 12 :

Les Danois ont évacué Scanderborg et se sont retirés dans la direction de Wiborg en ne laissant qu'un faible corps à Aarhus.

Le feld-lieutenant-maréchal Gablentz a occupé Scanderborg et marche sur Aarhus.

Bucarest, 12 mars.

Le ministre de la justice a donné sa démission.

Vienne, 13 mars.

La *Presse* de Vienne donne comme authentique que l'ambassadeur anglais à Vienne a reçu de Londres samedi dans l'après-midi la nouvelle officielle que le Danemark refuse définitivement la proposition de conférence faite par le comte Russell.

Londres, 14 mars.

L'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte sont arrivés hier à Londres.

Londres, 14 mars.

On mande de Sheffield, en date d'hier soir :

Le nombre des cadavres déjà retrouvés, dépasse deux cents. L'agitation est fort vive.

Berlin, 13 mars.

La *Gazette allemande de Saint-Petersbourg* dément officieusement, mais en termes catégoriques, l'assertion que la proclamation de l'état de siège en Galicie soit le résultat d'une entente entre les gouvernements de Russie et d'Autriche. La *Gazette* accuse le *Morning-Post* de n'avoir évoqué le fantôme d'une résurrection de la Sainte-Alliance que pour faire sortir la France de son attitude passive, dans les affaires de Danemark. Elle dit que l'action des puissances allemandes n'a encore fourni aucun motif d'intervention; les opérations dans le Jutland n'étant pas des mesures stratégiques. La *Gazette* ajoute que la Russie est assez forte, sans l'état de siège en Galicie, pour écraser l'insurrection polonaise si celle-ci tendait de relever la tête.

Constantinople, 13 mars.

La Russie a demandé l'autorisation de faire passer dans le Bosphore un navire cuirassé construit pour elle en Amérique.

Mehemet-Ali est nommé ministre sans portefeuille.

Le prince Couza a répondu à la Porte qu'il maintenait ses observations précédentes.

Turin, 13 mars.

M. Pioda, ministre de Suisse à Turin, a présenté au roi ses lettres de créance.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, une amnistie a été proclamée pour les réfractaires de la levée maritime.

Naples, 13 mars.

La Cour d'Assises de Sainte-Marie a rendu son arrêt dans l'affaire des quatre brigands.

Cipriano et Giona La Gala ont été condamnés à mort. Papa a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et Davanzo à vingt ans de la même peine.

La garde nationale d'Avigliano a tué le brigand Ninco-Nanco et détruit sa bande.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Une circulaire ministérielle, du 5 de ce mois, invite les généraux commandant les divisions territoriales à donner les ordres nécessaires pour assurer l'exécution de la décision qu'on va lire :

« Les prolongations de congés, jusqu'au 1^{er} juillet 1864, seront accordées aux militaires libérables cette année, et qui sont actuellement dans leurs foyers, en vertu de congés ou de permissions d'absence d'une durée de 15 jours au moins. »

Une famille des plus honorables de notre ville vient d'être frappée dans ses affections.

M. Motte-Bredart est décédé dimanche après midi, à la suite d'une grave maladie qui ne laissait aucun espoir de guérison.

M. Motte-Bredart légua à sa famille un nom justement honoré; il a su se concilier, pendant sa longue carrière administrative, la confiance et l'estime générale. Ses bons conseils, son zèle affable, ses démarches les plus actives n'ont jamais fait défaut à tous ceux qui réclamaient son appui; tous ont constamment trouvé en lui l'homme prudent, dévoué jusqu'à l'abnégation.

M. Motte-Bredart a rempli les fonctions de conseiller municipal pendant trente ans et celles d'adjoint pendant dix-sept ans. Il a été administrateur de l'hospice, de 1824 à 1835, et administrateur du bureau de bienfaisance, de 1839 à 1846.

L'Empereur, voulant récompenser ses nombreux services, lui a décerné la décoration de la Légion-d'Honneur.

Les funérailles de M. Motte-Bredart auront lieu aujourd'hui à dix heures en la paroisse Saint-Martin.

Dimanche dernier avait lieu dans nos paroisses la solennité de la première communion. Le nombre des communicants surpassait de beaucoup cette année, celui des années précédentes. Un public nombreux et recueilli assistait dans chaque église à cette pieuse cérémonie qui impressionne toujours si vivement.

On n'avait pas à remarquer cette fois une trop grande disproportion entre les toilettes des enfants pauvres et celles des enfants riches; on a compris que si l'égalité doit régner quelque part c'est chez des enfants, qui vont recevoir Celui devant qui riches et pauvres sont égaux.

On a dit avec raison que la charité était une des vertus de notre siècle; cette fois encore les œuvres n'ont pas été oubliées. On nous a cité plusieurs traits de charité vraiment touchants dont de jeunes communicants sont les auteurs.

D'abondantes aumônes ont répandues, des vêtements et des vivres ont été distribués à des familles nécessiteuses.

On se préoccupe beaucoup de supprimer ou plutôt de chercher à supprimer le chômage du lundi. Certains ouvriers perdent en effet, outre le produit de leur journée de travail, l'argent qu'ils dépensent au cabaret et font perdre à d'autres, rendus inactifs par ce chômage, un salaire précieux. — Cela existe surtout pour les fleuriers. — Le travail du mardi se ressent de la fatigue de la veille; il reste donc quatre jours de paie complète aux malheureux que l'habitude entraîne au cabaret le lundi.

La société industrielle du département de la Somme vient de proposer un prix pour l'auteur du meilleur mémoire indiquant le remède à apporter à ce mal invétéré. — La tâche est difficile; espérons cependant qu'on arrivera à un résultat satisfaisant.

Un honorable industriel de Roubaix nous a cité le fait suivant qui prouve combien est enracinée la funeste habitude de chômer le lundi.

Henriette et lui à une représentation au Cirque de Gauthier.

Et ce fut encore une soirée qui laissa un souvenir.

Dans la nuit qui suivit cet événement, Blenda ne vit que cavaliers arabes, danses de Bédouins et nymphes aux ailes de gaze volant sur des chevaux enchantés.

Pendant la véritable représentation, les grands combats, éclairés par des feux du Bengale, la firent crier si haut et applaudir si bruyamment qu'Henriette déclara qu'elle serait forcée d'abandonner la partie, si ces folles exclamations de feint enthousiasme se renouvelaient.

« Oh ! ne tourmentez pas la petite; elle est divine, parole d'honneur; elle vaut mieux que tout le spectacle ! » murmura le gentilhomme de la chambre, qui avait été averti où il rencontrerait Henriette.

Mais, lorsque celle-ci lui avait donné cet avertissement, elle ignorait que Patrik avait invité sa tante et sa cousine. « Vraiment, elle est divine ! répondit ironiquement la jeune dame. — Oui, dans le sens que je donne à ce mot. — Et aussi dans celui que je lui donne ! J'admire le goût de monsieur le gentilhomme de la chambre, et je m'estime heureuse de lui avoir fourni l'occasion d'un plaisir si recherché. »

A ces mots, un regard de vif reproche rencontra les regards irrités d'Henriette. Mais elle demeura inexorable — elle jouait la fierté, le dédain — et ne donna plus la moindre attention apparente à l'objet de ses pensées. — Tu parais si contrariée, ma chérie, dit le mari à sa moitié, dès qu'on fut sorti du cirque; tu as encore sans doute des souliers trop étroits ?

Règle générale, lorsqu'Henriette était de mauvaise humeur et qu'elle ne savait quel motif en donner, c'était toujours celui-là qu'elle alléguait.

Mais elle ne se contenta pas cette fois de rejeter la faute sur les pauvres innocents souliers; elle répondit à son mari, plus innocent encore :

« Certainement ils me font mal, et je suis redevable de cette douleur à celui qui fait toujours de si sots achats !

— Chère Henriette... — Aie, aie !

— Tu donnes toi-même la mesure. — Laisse-moi donc tranquille avec ta mesure !

— Henriette !

— Ne pourrait-on pas jouer à l'oie avec cette intéressante société que tu m'a mise sur les bras ? Sans elle, j'aurais pu avoir la voiture — mais une autre fois — une autre fois !

— Chère Henriette on pourrait nous entendre !

— Quoi ?

— Quoi ?

Et le bon et patient mari prit la liberté de compléter par une pantomime intelligente de la tête le sens du mot qu'il venait de répéter.

« Je voudrais bien savoir, dit Henriette, qui pourrait nous entendre ? Ce mielleux et insupportable gentilhomme de la chambre — que je ne reçois plus en aucun cas — fait ses pirouettes devant la folle avec laquelle je n'ai plus jamais en société — guide-toi là-dessus ! — et *Hennes nod* — ô mon Dieu on pâmerait de rire aux dépens de cette dame ! »

Ici Henriette fut interrompue par cette dame elle-même, qui lui déclara, dans son innocence, qu'elle était ravie et re-

connaissante de la grande et intime amitié qu'elle lui témoignait; Blenda fit chaudement chorus et se plaça avec une certaine vivacité à côté d'Henriette, abandonnant tout à fait à sa mère le gentilhomme de la chambre.

Mais, quoi que fit Blenda, ce fut en vain qu'elle s'efforça de reconquérir une faveur qu'elle n'avait jamais possédée que très médiocrement.

Pendant le reste du trajet, il fut de toute impossibilité d'arracher une seule parole de la bouche d'Henriette.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain fut un jour d'une grande importance dans la vie de notre héroïne, un jour qui eut les conséquences les plus sérieuses.

Elle venait de se lever et elle allait se mettre à écrire au pasteur-adjoint une lettre qui renfermerait ses premières économies pour la paralytique Brigitte, lorsqu'elle vit entrer mamselle Debora, le café à la main.

Ces petites heures de caquetage étaient pleines de délices aussi bien pour M^{me} Emerence que pour Debora elle-même; car depuis longtemps elles étaient toutes deux d'accord — dans leur for intérieur, s'entend — qu'il pourrait être fort nécessaire de secouer quelquefois pour quelques instants le joug pesant de la domination de M^{me} Régine-Sophie.

« Comment se porte aujourd'hui ma sœur, chère mamselle Debora ? Nous sommes rentrées si tard hier que nous n'avons pu lui souhaiter le bonsoir. — Je vous remercie de cet intérêt : hier soir, elle était de la meilleure humeur possible. »

— Grâces en soient rendues à Dieu !

— Ces dames étaient à peine sorties que le facteur arriva... mais une soirée agréable, sans doute, chez Gauthier ?

— Agréable et amusante ! c'est certainement le moins qu'on puisse dire. Et j'affirme qu'il faut venir à Stockholm pour savoir un peu ce que c'est que la vie... Mais, à propos, et le facteur donc ?

— Il a apporté une lettre de M. Johan, et madame est toujours si contente quand elle en reçoit ! Mais cette fois sa joie fut extraordinaire, et je puis dire que je ne l'ai jamais vue comme ça depuis que je suis ici.

— Ah ! vous verrez, interrompit vivement Blenda, que cousin Johan a eu un très grand bonheur à l'étranger ; — peut-être va-t-il amener pour bru à ma tante une riche demoiselle de Hambourg.

— Ce ne serait, ma foi, pas déjà si impossible — il est vraiment bel homme et tout autre que M. Patrik ; il joue du piano comme un ange et il est de la Société d'Harmonie... Mais, chère demoiselle, descendez aujourd'hui de très bonne heure ; car hier au soir madame a bien dit trois ou quatre fois qu'elle serait curieuse d'apprendre si vous vous êtes bien amusée au Cirque.

— Ah ! que cette bonté de mon excellente tante me fait plaisir ! Et puis je ne brûle pas moins de lui raconter mes impressions, qu'elle d'en entendre le récit. »

Une heure ne s'était pas écoulée depuis cette visite matinale de mamselle Debora, que Blenda était près de sa tante, laquelle écoutait en souriant la description de ses jouissances de la veille.

« Ah ! chère tante, je ne ferais-je pas — je travaillerais même bien quatorze heures par jour — pour voir encore une

fois le grand siège de Missolonghi ! O mon Dieu ! si vous aviez vu, tante, comme ils couraient, comme ils volaient, comme ils se battaient, au point que les étincelles dansaient autour des épées ; comme les tues et les blessés étaient amoncelés pêle mèle ; quelle fusillade et comme les canons tonnaient ! je risais et je pleurais en même temps ; il me semblait que c'était la réalité toute pure... Ah ! ah ! ah ! quels chevaux divins, quels hommes divins. »

— Grand Dieu, enfant, quelle imagination surexcitée ! Je crains, petite évaporée, d'être contrainte de te donner un guide raisonnable, car on ne peut pas se reposer sur le gentilhomme de la Chambre, que vous aviez avec vous. »

La physionomie de Blenda, dont le jeu venait de refléter de la manière la plus vive ses impressions diverses, devint tout à coup pensive.

« Savez-vous bien, tante, dit-elle, que j'éprouve pour ce monsieur un sentiment tout particulier ?

— Lequel donc ? — Il ne te plaît sans doute pas à l'excès ?

— Oh ! non, chère tante, je suis, au contraire, fort ingrate envers lui.

— Pourquoi donc ça ?

— C'est à lui que je suis redevable d'avoir vu une création de chevaliers... et cependant, quand il me sourit et qu'il me regarde, il me semble sentir l'approche de quelque chose de mauvais.

(La suite au prochain numéro.)

Les personnes qui désireraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien et espagnol peuvent s'adresser au bureau du *Journal de Roubaix*.